NOTES DE VOYAGE DANS L'OUEST CANADIEN

Par LIONEL BERTRAND, M. P.

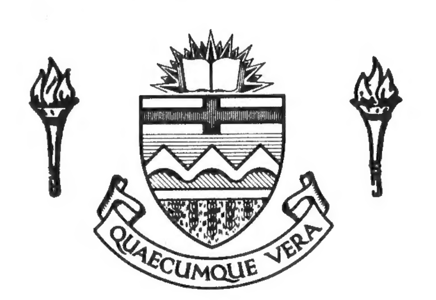
— Première Partie —

Le Canada est un grand pays. Il s'étend d'un océan à l'autre sur une longueur approximative de quelque quatre mille milles. L'ampleur de son territoire, la diversité de ses ressources, la variété de son sol, en font un pays unique au monde. Lacs sans nombre, fleuves et rivières au cours tranquille ou tumultueux, plaines immenses, forêts épaisses, montagnes "au front de glace et au pied de gazon", mines inépuisables et riches, le Canada ne manque de rien de ce qui forme l'activité humaine et ses domaines les plus diversifiés. Les cartes, les livres, les journaux nous disent chaque jour sa grandeur et son importance, mais rien n'est tel que de le parcourir. Voir vaut mieux que lire ou apprendre. J'arrive de Victoria, capitale de la Colombie anglaise où j'ai assisté à la 28ème convention annuelle de l'Association des Journaux Hebdomadaires du Canada (abréviation anglaise: le C.W.N.A.) Voyage pour aller, de Montréal à Vancouver, par le Canadien National, 2,930 milles; en bateau de Vancouver à Victoria et vice-versa, 150 milles; retour de Vancouver à Montréal, par le Pacifique Canadien, 2,881 milles.

Quel splendide voyage! Quinze jours seulement, mais remplis du matin au soir, parfois du soir au matin, débordants d'activités, chaque jour apportant un nouveau cortège de scènes nouvelles, de paysages variés, d'éblouissements, de rencontres aimables, de surprises, de joies. Une seule journée de pluie, au départ, mais les autres jours du voyage, du soleil à profusion, une température idéale et sereine, faite pour voyager et se laisser vivre.

Un groupe qui s'entend à merveille: Mesdames Albert Wallot et Lionel Bertrand; M. Albert Wallot, éditeur du "Progrès de Valleyfield", directeur de la C.W.N.A. depuis quelques années, M. Omer Perrier, éditeur du "Canada-Français" de Saint-Jean, et M. Marc Vermette, président de "L'Avenir du Nord" de Saint-Jérôme, tous membres de la C.W.N.A. Et le soussigné qui, à titre d'observateur, représentait, avec ses collègues, la la presse rurale de la province de Québec. Jamais n'eut à un congrès de la C.W.N.A. une telle représentation. Un ou deux journalistes québécois y assistaient habituellement; cette année, plusieurs éditeurs de langue française, tant du Québec que des autres provinces,

Spec Coll FC 3205.3 B54 1947
01869 12E RB20753
Ex Libris
Universitatis
Albertaensis



NC

y prirent par
diront.

Cet article
Il contient tou
tes de voyag
jour, et confi
à peu près d
nale, sans rec
les lecteurs v
donner si elle
de répétitions
pendant un
nous avons
deux semaine

Mercredi so
le départ. Pa
peu, dit la ch
c'est bien l'i
sons tous à
chers, même
deux semaine
vènements! A
Dorchester, le
bonheur fus
mue et tran
ment caractéristique aux grandes gares de chemins de fer. Il y a foule. Chacun va quelque part, selon sa destinée. La nôtre est bien tracée. Nous avons trois cabines dans le wagon-salon du train, "le Continental". M. A. A. Gardiner, gérant général du trafic voyageur au Canadien National (entre parenthèses, un des officiers supérieurs des Chevaliers de Colomb du Québec), nous a, avec le concours de son assistant, M. Vincent, réservé non seulement nos places de wagon, mais assuré des réservations dans les meilleurs hôtels des villes que nous visiterons. Train luxueux, véritable salon ambulant, avec lampes de table, fauteuils, tables pour écrire, air climatisé. Ce

squ'à Winni-
ses étapes de
Vancouver.

Neuf heures.
ferroviaire et
importance.
ouru 427 mil-
de la nuit,
North Bay.
nord de l'On-
bonne partie
a pluie n'as-
ie commune.
iler sous nos
ée de lacs et
s une nature
e, triste par
s les terres,
pour près de
illages où les
constituent
e long de la
des tentes de
la décharge
ares où nous
arrêtons, des groupes d'Indiens, dont plusieurs femmes portent encore leur progéniture sur le dos. La nuit viendra tôt; à sept heures du soir, le train nous a déjà éloignés de huit cents milles de Montréal. Il n'arrête pas, lui; aux endroits stratégiques, le personnel se renouvelle; les locomotives se changent, et de nouveau le train se met à rouler. Cette course vers l'inconnu qui change le décor à tous les instants, nous fait voir le pays, combien il est vaste, combien il est encore peu développé, combien de richesses il possède. Et on admire la main de Dieu qui a fait tant de richesses, et la main de l'homme, créé par Lui, qui a aligné à travers tant de nature sauvage, les

longs rails qui vous emportent au loin.

La journée passe vite. Il y a notre groupe, et puis dans le wagon-salon nous faisons des connaissances: M. et Mme A. Chaput, employé du Canadien National à Winnipeg, y retourne après un voyage dans le Québec, notamment à Joliette; M. Picard, étudiant de Québec, se dirige vers Winnipeg où il suivra pour un an un cours d'actuaire à l'Université du Manitoba; le R. Père Breton, O.M.I., directeur du journal français, "La Survivance", à Edmonton que les circonstances nous font rencontrer quatre jours plus tôt; plusieurs Oblats dont le R. Père Gagnon. Nous causons ensemble familièrement; au groupe se joint, pour quelques heures, M. Robert Fair, un de mes collègues à la Chambre des Communes, député du Crédit Social, représentant depuis 1935 le comté de Battle River, en Alberta.

Samedi matin, le 19 septembre, au réveil, ce sont les rives superbes du grand lac des Bois, avec Minaki, où le Canadien National possède une superbe hôtellerie. Nous sommes à 1,244 milles de Montréal; le train qui file toujours nous déversera à Winnipeg à dix heures et quart, avec 1,358 milles de rail à l'arrière de nous, et non sans avoir imposé le recul d'une heure à nos horloges, pour nous conformer à l'heure "centrale" du Pays (Central Time).

* * *

Winnipeg: notre premier arrêt. J'y suis venu pour quelques jours en 1942 quand mon beau-frère, Roméo G. Pigeon, était instructeur de navigation aérienne nocturne à l'aéroport Stevenson. M. F. N. McKenzie, représentant officiel de M. Gardiner et agent du Canadien National au Manitoba, nous attend à la gare, et pendant notre séjour nous assistera de ses bons offices. A la gare aussi, un de mes amis, le juge A. R. Macdonell, qui parle un peu le français, dont l'épouse, née Leclair, appartient à une famille originaire de Sainte-Scholastique. Notons en passant que le juge, qui fut un des avocats les plus brillants des prairies, faisait aux élections générales de 1940 la lutte à M. Woodsworth, chef du parti C.C.F. et député de Winnipeg-North-Centre à la Chambre des Communes depuis 1921. Il ne fut défait que par 125 voix.

Le juge et son épouse nous feront visiter en entier la capitale du Manitoba: les grands magasins, dont Eaton et Hudson's Bay, où nous prendrons le dîner, le Palais de Justice où le juge siège, les édifices publics, et le soir nous recevront à leur résidence. Avec eux nous voyons Winnipeg de jour et de nuit; le soir, c'est une féerie de lumières, sur les grandes artères, dont Portage, rues très larges et très modernes à cause de leur construction en somme récente; nous visitons Saint-Boniface, vaste centre de langue française, sa cathédrale, son évêché, ses hôpitaux, ses écoles, son cimetière. Dans le cimetière, la tombe de Riel qui porte cette inscription: "Tombe de Louis Riel, chef du Gouvernement provisoire de 1869"; tout à côté, la tombe de J.-Bte Lajimodière, fameux voyageur, et de Marie-Anne Gaboury, son épouse, première Canadienne. A Saint-Boniface nous visitons aussi le poste de

947016

radio CKSB, nouvellement construit, destiné exclusivement à la population française. Il y a à Winnipeg quatre postes de radio, dont deux sous le contrôle de Radio-Canada. Les nôtres à Edmonton n'ont pas encore le leur; le Crédit Social s'y oppose catégoriquement.

* * *

Winnipeg est une ville moderne; sa superficie est de 25 milles carrés; elle est coupée par les rivières Assiniboine et Rouge. Elle compte l'auditorium le mieux aménagé du pays, 44 parcs, de nombreux musées, conservatoires, etc. C'est le second centre le plus important de fourrures au Canada; centre manufacturier très important, la Ville a son propre système d'électricité et en distribue largement pour assurer un éclairage de nuit vraiment féerique. Avec ses 45 théâtres et ses 441 milles de rues, Winnipeg est une ville intéressante à visiter. C'est la Métropole des prairies. Ses quartiers résidentiels, en bordure des rivières, sont renommés.

Les édifices du Parlement sont considérés comme parmi les plus beaux de l'Amérique du Nord. L'assemblée législative. dont les sièges sont disposés de telle façon qu'ils forment un fer à cheval, est remarquable par son architecture. Il y a 55 députés au parlement provincial; le gouvernement en est de coalition, c'est-à-dire que les libéraux et les conservateurs détiennent ensemble le pouvoir. Les premiers ont 26 sièges; l'hon. M. Carson, le premier ministre, est libéral; les conservateurs ont 13 sièges. L'opposition, qui se compose de 13 députés, compte 10 députés C.C.F., 2 indépendants et 1 ouvrier-progressiste. Dans le domaine fédéral, le Manitoba, bien qu'il ait à Ottawa 5 députés du groupe C.C.F., ne semble pas craindre la montée socialisme. Il y a par contre, aux Communes, 9 députés libéraux et 3 députés conservateurs, dont M. Bracken.

* * *

Saint-Boniface et Winnipeg comptent un fort bon groupe de Canadiens de langue française. La population du Manitoba est de 750,000 habitants, dont 300,000 pour le Grand Winnipeg. La province compte une population française de quelque 65,000. Un journal hebdomadaire français la dessert, "La Liberté et le Patriote", publié à Winnipeg même, et dont le directeur est le R. Père Lafrenière, O. M.I., aumônier militaire d'aviation. Nous avons eu le plaisir de causer avec lui; il devait nous rejoindre à Victoria, pour la convention, et s'unir à notre groupe pour les trois jours qu'elle a durés.: Cet hebdomadaire a une circulation de dix mille copies. Soulignons aussi que des reporters des quotidiens des "The Winnipeg Tribune" et du "Winnipeg Free Press" nous visitèrent à l'Hôtel Fort Garry, hôtel du Canadien National, et nous demandèrent une interview, mise bien en évidence le lendemain dans les deux journaux.

* * *

Samedi matin, le 20 septembre: de nouveau en route vers Edmonton, par le Canadien National. A bord, nous rencontrons nombre de journalistes se dirigeant vers Victoria: M. Arthur Bergeron, un Canadien de langue française, qui édite le "Western Star", à Cornerbrook, Terre-Neuve; plusieurs éditeurs de la Nouvelle-Ecosse et du

Nouveau-Brunswick; d'autres journalistes du Québec, dont M. Lucien Guertin, éditeur de l'"Echo de Portneuf", M. Ray. Wilson, éditeur de l'hebdo anglais "The Standard", de Shawinigan Falls, MM. Maurice Marquis, Paul Lalonde et Sam Marcotte, accompagnés de leurs épouses, représentant les hebdomadaires Le Courrier de Montmagny", l'"Avenir de Charlevoix" et le "Progrès de l'Islet"; M. L. G. Gage, éditeur à Saint-Jean de l'hebdo anglais "The News"; M. et Mme Walter Legge, éditeur du "Granby Leader Mail"; M. et Mme C. A. Magnan, de la "Gazette du Nord" d'Amos et de Val D'Or, et un journaliste de l'Ontario, M. et Mme C. Lemieux, éditeur de "L'Ami du Peuple", de Sudbury.

Nous roulons maintenant dans les prairies, vastes champs de culture où les moissons ne sont pas encore terminées, où l'on bât sur le champ. Nous traversons totalement la Saskatchewan, soit 420 milles, et passons sur la fin de la soirée à Saskatoon où une très légère couche de neige couvre le sol. Nous reculons nos montres d'une heure pour adopter l'heure des "montagnes" (Mountain Time). Les groupes se forment. Les conversations vont bon train. Des visites aux cabines s'échangent. Nous sommes présentés à M. Louis-Philippe Danis, un Canadien de langue française, qui revient de l'est en mission officielle pour le gouvernement créditiste de l'Alberta dont il est le publiciste officiel. Un copain un peu humoriste lui demande si M. Manning, le premier ministre, en viendra bientôt à payer le dividende de $25 promis depuis si longtemps par M. Aberhart. M. Denis sourit. Pas de commentaires. Et la chose en reste là Pendant que le train file à travers les prairies en direction d'Edmonton . . .

— **Seconde Partie** —

Dimanche 21 septembre. Nous entrons à Edmonton à huit heures et quart (onze heures et quart, heure avancée de Montréal). L'horaire marque 2,150 milles de Montréal. C'est dimanche. Brillante température. M. Rooney, représentant de M. Gardiner et agent du Canadien National à Edmonton, nous attend à la gare et nous offre ses services. Quelques instants après, nous sommes à l'Hôtel Macdonald, hôtellerie qu'opèrent les Chemins de fer Nationaux. Notons en passant que le garçon qui nous sert au déjeuner, parle français et vient de Montréal. On rencontre fréquemment des Canadiens de langue française dans l'ouest du Canada; vous entendent-ils parler en français, ils viennent directement à vous.

A onze heures, nous sommes à l'église Saint-Joachim, paroisse exclusivement française de la capitale de l'Alberta, l'autre étant la paroisse de l'Immaculée-Conception pour les catholiques d'autres originaires. Des places nous ont été réservées par le R. Père Breton que nous avons connu au cours du voyage. Notre camarade Omer Perrier, ancien maître de chapelle à Saint-Jean et directeur de l'Orphéon, monte à l'orgue; il y chanta le Credo avec grande maîtrise. Le R. P. Patoine, curé de la paroisse, du haut de la chaire, nous souhaite cordiale bienvenue.

La messe terminée, des centaines de poignées de main nous sont offertes sur le porche de l'église. Des automobiles nous ramènent à notre hôtel. Tout le monde veut nous faire plaisir. Avant le dîner, nous causons bien intimement avec M. André Dechêne, jeune et brillant avocat d'Edmonton, fils de M. Joseph Dechêne, député fédéral d'Athabaska, en Alberta, avec M. Louis Normandeau, originaire de St-Etienne de Beauharnois, un des pionniers de l'organisation des fermiers de l'Ouest, M. Picard, professeur, et M. Racand, conducteur du train de Winnipeg à Edmonton.

Au début de l'après-midi, le R. P. Patoine envoie sa voiture, conduite par son vicaire le R. Père Girard qu'accompagne le Père Breton. L'avocat Dechêne viendra avec la sienne, et tout l'après-midi ce sera la visite totale d'Edmonton et de Saint-Albert.

* * *

Edmonton, dont la population est de 115,000 âmes (la population totale de la province de l'Alberta est de 815,000), est une ville moderne, de création récente puisque ses débuts ne remontent qu'à 1891. Elle n'a pas encore donné son plein épanouissement; elle progresse sur un plan d'ensemble facilement remarqué. S'orienter dans Edmonton est chose facile. Il n'y a que des rues et des avenues; La 19me rue sépare la ville en deux parties; les rues transversales sont des avenues; le numérotage est tel que l'adresse désirée est sans délai et facilement trouvée. Coupée par la rivière Saskatchewan Nord qu'enjambent deux ponts puissants, la ville est construite en pente sur les deux rives et sur les plateaux adjacents. De l'hôtel, la vue sur la rivière et sur l'autre versant est merveilleuse. Les édifices du gouvernement, construits dans la verdure, sont dignes d'être mentionnés. Il y a à Edmonton de grands magasins départementaux, tels Hudson Bay et Woodward. Les édifices publics et commerciaux, à part quelques-uns dans le centre des affaires, sont peu élevés ; on peut dire que la ville est très vaste précisément parce que les résidences sont du genre cottage. Dans les quartiers résidentiels, plusieurs maisons, par leur originalité, leur aménagement, leur site, attirent particulièrement l'attention.

Nombre de rues ne sont pas encore pavées. Le soleil durcit la terre, qui est glaise, et en fait un pavage qui roule bien. En temps de pluie c'est moins intéressant. D'année en année, on en construit un certain nombre. Le système routier de la province n'est en somme qu'à l'état embryonnaire. Quelques artères sont bien construites. Nombre de chemins ne sont pas encore améliorés, et même dans les environs d'Edmonton, les automobilistes doivent se servir des "chaînes" en temps de pluie. Inutile d'insister: les automobilistes nous comprennent.

Edmonton est un centre manufacturier assez important, situé d'ailleurs au centre d'une région agricole prospère, et porte d'entrée vers les régions du nord si renommées pour leurs opérations forestières ou minières. C'est d'Edmonton que part aussi le chemin de l'Alaska, construit par les Etats-Unis, au cours de la guerre, et que des touristes ont parcouru nombreux au cours de la saison. Les immenses

baraques du gouvernement américain sont encore là, à proximité d'un aéroport ultra-moderne, et servent aujourd'hui à d'autres fins, même à des fins résidentielles. On éprouve que le gouvernement américain y a dépensé beaucoup d'argent. Comme c'est dimanche, la visite des magasins, des immeubles publics ne nous est pas permise. Cependant nous avons parcouru les grandes artères, passé dans les parcs, visité la ville en entier et la banlieue, et admiré l'Université de l'Alberta, composé d'un édifice central imposant et d'une multitude de pavillons, tous construits dans le feuillage et la verdure. 3,447 Elèves l'ont fréquentée au cours de la dernière année scolaire, et s'y sont spécialisés dans onze domaines différents.

La province de l'Alberta compte une population d'origine française assez forte, disséminée à Edmonton et dans nombre de petits centres. Un journal hebdomadaire, "La Survivance", publié à Edmonton, propriété des Oblats et dirigé par le R. Père Breton dont nous avons parlé tantôt, fait un magnifique travail. Avec sa circulation hebdomadaire de plus de quatre mille, il atteint les familles d'origine française, et accomplit une belle tâche. Les nôtres réclament un poste de radio français dans l'Alberta. Le Crédit Social qui dirige provincialement la province, s'y oppose fermement, mais la direction de Radio-Canada vient de prendre connaissance de la demande, a tenu une réunion à Edmonton même, et prendra une décision bientôt. Il n'y a aucune raison pour que la demande formulée par les nôtres de l'Ouest, soit refusée.

Dans l'après-midi, nous nous rendîmes à Saint-Albert, village situé à quelques milles de la capitale, fondé comme mission en 1861 par le R. P. Albert Lacombe, O.M.I.; un très beau monument, érigé sur le site même où campèrent en janvier 1861 Mgr Taché et le Père Lacombe, rappelle la figure de cet intrépide missionnaire.

Site du premier évêché de l'Alberta (1871-1912), la mission, construite sur une vaste colline, groupe l'église paroissiale, l'ancien évêché et le couvent Youville. Le musée historique mérite d'être visité. La chapelle en troncs d'arbres, construite par le Père Lacombe en 1861 et qui servit de cathédrale à Mgr Grandin jusqu'en 1869, a été gardée intacte; on l'a entourée tout simplement d'un autre édifice en brique, construit en 1929. Ce musée contient nombre d'articles religieux et profanes de cette époque déjà lointaine. A l'arrière de l'église, une crypte abrite les restes de Mgr Grandin, premier évêque de Saint-Albert en 1871 et mort en odeur de sainteté le 3 juin 1902 (sa cause de béatification a été introduite à Rome en 1937) et les restes des RR. Pères Lacombe et Leduc. Transformée en chapelle commémorative, cette crypte laisse une très profonde impression. On visite aussi l'église paroissiale, et le Couvent Youville, dirigé par les Soeurs Grises; à ce couvent s'ajoutent un noviciat, un foyer pour les vieillards des deux sexes, une école industrielle pour les enfants indiens. Le plaisir nous est donné de rencontrer le curé de Saint-Albert, le R. Père Labonté.

* *

Puis c'est le retour à Edmonton,

le souper ensemble, une réception organisée par le camarade Albert Wallot qui s'y connaît, et au groupe de l'après-midi se joignent M. le Dr et Mme Gillis, cette dernière canadienne de langue française, Madame André Dechêne, M. Joseph Maisonneuve, autrefois de Saint-Augustin des Deux-Montagnes, sa fille et son gendre, M. Camille Perreault, originaire de Beloeil.

M. Maisonneuve est dans l'ouest depuis 35 années, et son gendre depuis 19 ans. M. Maisonneuve était de passage à Saint-Augustin et à Sainte-Thérèse au cours d'août; sur le voyage du retour, il a amené avec lui son neveu, M. Léo Gratton, fils de Madame Veuve Camille Gratton, de Saint-Janvier. Notre collègue Marc Vermette, notaire à Saint-Janvier, avait communiqué avec lui au cours de la journée.

Dans notre chambre, donnant sur la rivière et sur la ville illuminée, échange de gais propos, de chansons canadiennes avec Omer Perrier comme maître de cérémonies, brefs discours, échange de souhaits et de voeux. Bref, une très belle soirée, une très belle réception, et combien de doux souvenirs à remporter.

Lundi, 22 septembre: Nous laissons Edmonton, à neuf heures (heure des montagnes), en direction de Vancouver où nous n'arriverons que demain matin. L'avant-midi durant nous traversons de longues prairies sur lesquelles on fait la moisson, et noterons, comme maintes fois depuis notre entrée dans les prairies, que les maisons de ferme, pas aussi bien entretenues que chez nous, sont cependant toutes construites dans un bouquet d'arbres, ce qui les protège contre les vents. Nous ne nous lassons pas de regarder ce paysage de culture, et nous tirons cartes et brochures pour mieux étudier le coin de pays que nous traversons. L'Alberta est la seule province qui ait un gouvernement dirigé par le Crédit Social. Le nombre des députés est de 60; les créditistes détiennent 51 sièges, et l'opposition, composée de C.C.F., d'indépendants, etc., en possède neuf. A Ottawa, où l'Alberta compte 17 sièges, les Créditistes sont au nombre de 13; il y a deux libéraux et deux conservateurs.

Mais la politique nous intéresse à demi, car déjà nous voyons dans le lointain se dresser les premiers pics des Rocheuses. Sur le train, d'autres copains nous viennent saluer: M. et Mme Adam Sellar, éditeur du "Huntingdon Gleaner"; M. et Mme R. A. Giles, éditeur de l'hebdo de langue anglaise "The Watchman", de Lachute; M. et Mme H. E. McCormick, du "Montreal Monitor"; M. et Mme K. A. Hatton, du "Suburban News", de Saint-Lambert.

Nous sommes à Jasper à 2.25 de l'après-midi, et nous reculons nos horloges d'une heure pour nous conformer à l'heure du Pacifique (Pacific Time). A Montréal, il est cinq heures de l'après-midi. Arrêt prolongé à Jasper, visite de la ville en bordure de la gare. M. Perrier va s'informer si la Pharmacie Perrier, sise tout près, est dirigée par un Canadien de langue française; la réponse est affirmative. Pour la première fois, nous voyons des totems, reproduc-

tions de figures bizarres, adorées autrefois par certaines tribus sauvages. Jasper a un centre important de villégiature, opéré par le Canadien National, situé dans un décor majestueux de montagnes et de pics de roc. Pour 400 milles au moins, notre train, long de dix-huit wagons remplis à pleine capacité, traversera cet amas de montagnes, tantôt les longeant tout simplement, tantôt les contournant, en d'autres moments, entrant dans leurs flancs pour sortir victorieusement d'un obstacle que le tunnel a surmonté; par moments la voie enjambe une rivière à l'eau couleur d'émeraude, suit de près les rives d'un lac au majestueux contours, monte une pente abrupte, la redescend, se plie aux caprices d'une nature sauvage, fière, orgueilleuse, et que tous les voyageurs admirent avec un cri d'admiration sur les lèvres.

Puis le train stoppe. Les voyageurs descendent. Ils ont dix minutes à eux pour admirer le plus haut pic des Rocheuses, le Mont Robson, 13,000 pieds de hauteur. Il est à 28 milles de notre point d'arrêt, et on le dirait tout près. Du corps à la tête, de la roche vive. Son front est couvert d'un amas de neige et de glace sur lesquelles le soleil qui descend à l'horizon joue des reflets de clarté et de couleurs. Une brume s'élève de sa tête altière. C'est grandiose. Le géant des montagnes a l'admiration de tous.

Et le train continuera sa course vers l'ouest, suivant la Red Pass, col étroit entre deux chaînes de montagnes aux pentes raides, entièrement de roc, longeant par moments une rivière au cours sinueux et sauvage pendant que de l'autre côté, c'est la montagne énorme que le tunnel affronte fréquemment. Pour des milles et des milles, on se sent suspendus dans l'air, avec un écrasement de montagnes d'un côté et un précipice immense de l'autre. Je n'avais rien vu de tel.

Le matin du 22 septembre, nous sommes tôt debout pour passer à Kamloops et admirer, dans le petit jour, le paysage sauvage et redoutable de la Hell's Gate (Portes de l'Enfer). Nous sommes sur la rivière Fraser, dont les eaux descendent de loin dans les montagnes, qui les traversent pour des milles et des milles avant de tomber dans la mer, à Vancouver. La voie du Pacifique Canadien rejoint celle du Canadien National à cet endroit, et passe par-dessus la dernière pour rejoindre la rive nord de la rivière. La rivière Fraser coule pour des milles dans un lit étroit de roc. Son cours est sinueux, difficile, malaisé. Les rapides sont nombreux et raides. Et pourtant le saumon, laissant la mer, remonte le courant de la rivière pour aller à des centaines de milles "frayer" dans les endroits accoutumés. Or, il est arrivé qu'à la suite de la construction des chemins de fer, des éboulis ont obstrué partiellement la rivière, formant des rapides plus raides, et le saumon, fatigué par l'effort donné dans sa randonnée de la mer aux Portes de l'Enfer, ne parvenait pas à remonter ce dernier rapide, la rivière coulant alors, avec une rapidité prodigieuse, dans un col étroit d'une centaine de pieds de largeur. Or, les saumons, en tentant de remonter les Portes de l'Enfer, parce

JOURNALISTES DE QUEBEC AU CONGRES DE VICTORIA, C.-A.



De gauche à droite, 1ère rangée: M. M. Marquis, de Montmagny; M. Albert Bergeron, de Cornerbrooke, Terre-Neuve; MM. Lucien Guertin et Ray Wilson, Shawinigan Falls; R. A. Giles, Lachute (le nouveau président de la C.W.N.A.); Albert Wallot, "Le Progrès", Valleyfield; Lionel Bertrand, M.P., "La Voix des Mille-Iles, Ste-Thérése; le notaire Marc Vermette, "L'Avenir du Nord", St-Jérôme.

2e rangée: M. L.-O. Perrier, "Le Canada-Français", St-Jean; M. Hugh McCormick, "The Monitor", Notre-Dame de Grâce; Mme McCormick; Mme K.-A. Hatton, St-Lambert; M. F. W. Beattie, Bridgetown, N.S.; Mme Paul-F. Lalonde, Montréal; Mme Lionel Bertrand, Ste-Thérèse; Mme Sam Marcotte et Mme M. Marquis, Montmagny.

3e rangée: M. K.-A. Hatton, Saint-Lambert; Mme Walter Legge, Granby; M. J.-R. MacAleese, Bridgetown, N.S.; M. C.-A. Magnan, "La Gazette du Nord", et Mme Magnan, Val d'Or; Mme Marchant; M. Paul-F. Lalonde, Montréal.

4e rangée: M. B. Léveillée, "Le Patriote", St-Boniface; M. Walter Legge, "Leader Mail", Granby; Mlle E. Burns, Kentville, N.S.; M. L.-G. Gage, "News", St-Jean; M. V.-B. Marchant, Oxford, N.S.; M. Sam Marcotte, Montmagny, Qué.; M. F. Blackmore, Terre-Neuve; R. P. Léo Lafrenière, O.M.I., "Le Patriote", St-Boniface, Man.; Mme Albert Wallot, Valleyfield. — (Photo Hallket, Victoria). Mlles Rose Monast, de Marieville et Joan Gage, de St-Jean, qui ont fait le voyage avec nous, n'apparaissent pas sur cette photo.

que trop fatigués déjà, mouraient en grand nombre. Le gouvernement canadien a étudié le problème, et il a construit des passes riveraines, travail immense d'architecture, par lesquelles le saumon peut victorieusement affronter le seul obstacle de sa course. Et ce jour-là, le gouvernement canadien a assuré à la Colombie-britannique le maintien d'une industrie de premier plan.

Avec le déjeuner, nous entrons dans la plaine. De coquets villages. Des vergers bien entretenus. De la culture maraîchère. Des centres fruitiers. Nous suivons toujours la rivière Fraser au cours devenu paisible. De temps à autres, des chalutiers de pêche. Puis dans le lointain, New-Westminster, et le train, après avoir traversé cette ville où tant de fruits et tant de poissons sont mis en conserves, entre dans la ville de Vancouver. Il est 9.30 heures du matin, soit une heure et 20 de l'après-midi, heure avancée de Montréal. Et nous avons parcouru en chemin de fer, depuis Montréal, la formidable distance de 2,930 milles.

Vancouver! Depuis notre départ, soit cinq jours et six nuits, une demi-journée de pluie le lendemain du départ, et depuis du soleil à profusion, du ciel bleu. Vancouver? A la gare, le représentant du Canadien National nous accueille, et voit à ce que nos bagages soient transportés rapidement à un taxi, qui nous emporte vers le port de Vancouver où dans une heure nous nous embarquerons pour Victoria. Nous ne sommes pas les seuls, allez! Les trains de la veille et du matin, venant de Montréal et de Toronto

par les deux grands réseaux, les trains locaux intermédiaires ont fait converger vers Vancouver, en route pour la convention de Victoria, quelque 500 personnes additionnelles. Il fallait voir aussi l'amas de valises qui furent entassées dans le hall de la station maritime du Pacifique Canadien; c'est incroyable.

Nous ne faisons que traverser la ville, que nous visiterons au retour. Port de Vancouver, vaste, moderne, rempli de bruit comme tous les ports, et au quai du Pacifique Canadien, le "Princess Charlotte", un des luxueux paquebots de cette compagnie de navigation, nous prendra tous à son bord pour son voyage quotidien vers la capitale. Ces navires ont toutes les accommodations et le luxe des transatlantiques, et dans le port ils font bonne figure aux côtés de gros cargos et même d'autres navires qui font le service entre le Canada et les ports Américains, ou entre le Canada et les îles du Pacifique, la Chine ou le Japon.

La température est merveilleuse. Le navire laisse le quai à 10.30 (heure des montagnes), soit deux heures et trente de l'après-midi, heure avancée de Montréal, pour un voyage de 83 milles jusqu'à Victoria. La brume, sans être épaisse, étend par endroits ses nuages d'ouate. Des mouettes par centaines tourbillonnent autour de nous; elles nous suivront jusqu'à Victoria, sans se lasser, prenant sur l'eau les restes de table qu'on y jette directement de la cuisine, et de Victoria, selon leur habitude, reviendront à Vancouver en escortant un autre navire. Le navire quitte le port, longe Stanley Park dont nous causerons plus loin, passe sous le Lions Gate, le pont suspendu le plus long de l'empire britannique et dont les approches reposent sur les flancs de deux immenses montagnes. C'est le pont de Québec, mais plus fin, plus délicat, moins massif, plus audacieux cependant dans sa structure fragile. Le navire glisse entre deux côtes abruptes; des montagnes de plusieurs milliers de pieds de hauteur forment les cadres de l'horizon, et c'est un enchantement que de naviguer plus loin entre la série des îles semées dans le détroit de Georgie. Dîner, table excellente, service de choix. Rencontre d'autres journalistes. Nous parlons français. Les voyageurs ne tournent pas la tête, pour nous regarder en curieux, comme la chose se fait à Toronto. Nous sommes bien accueillis partout. Même mieux que les autres.

Des îles et des îles; nous les longeons, et le paysage est magnifique. A notre droite, l'île Vancouver au loin, avec les îlots des rives; à gauche, d'autres îles, d'autres monts au loin, territoire américain. Des milliers de canards sauvages s'amusent sur l'eau; le bateau les fait lever, mais ils se retrouvent un peu plus loin, en bandes, très peu effrayés. Je pense à certains chasseurs de ma ville. Nous approchons. Dans le lointain, quelques édifices élevés, des toits qui brillent sous un soleil radieux; décrivant une courbe, à trois heures et trente, soit cinq heures après le départ, le navire entre en rade de Victoria, capitale de la Colombie anglaise. Quel beau spectacle! Près du port, et c'est unique au monde, une avenue très large; au fond, les édifices du parlement

provincial avec ses immenses pelouses; à gauche, d'un bosquet de verdure, émerge le magnifique hôtel du Canadien Pacifique, l'Empress, qui sera notre "home" pendant trois jours complets et où se tiendra la convention des journalistes hebdomadaires du pays. Le navire, lui, continuera sa course vers Seattle, 81 milles plus loin.

Victoria, ville de 60,000 habitants (le Grand Victoria compte 90,000 âmes), fait l'admiration des quelque 300,000 touristes qui s'y pressent annuellement, venant de toutes les parties des Etats-Unis, du Canada, voire même de l'Europe et d'autres pays. Victoria a une superficie de 7 milles et demi carrés, 78 milles de rues pavées, 135 milles de trottoirs, 65 milles de boulevards bordés d'arbres et de feuillage et 25 parcs publics. C'est la seule ville au monde où un port se trouve aménagé en plein quartier résidentiel ou bourgeois; surnommée la ville Reine de l'Ouest, elle se distingue par ses jardins débordants de fleurs au moins dix mois par an. Il n'y a pas d'hiver, la température n'allant jamais plus bas que 42 degrés au-dessus de zéro. Il pleut rarement; les fortes rosées permettent aux fleurs d'avoir quotidiennement leur nécessaire d'eau, et le soleil, qui sort lentement de la brume chaque matin, reste resplendissant la journée durant. Pas à s'étonner si des centaines et des centaines de touristes y viennent passer l'hiver. Il y a de tout à Victoria: des parterres, des fleurs, du gazon, des jardins aux beautés naturelles ou artificielles les plus diversifiées; les résiden- à cause de la température, gardent constamment une fraîcheur printanière. Les boulevards et les routes en bordure de la côte, offrent des paysages d'une rare beauté.

Les édifices du Parlement présentent un aspect de beauté et de luxe. L'architecture plaît et ravit. Le soir, leur façade est illuminée par de longs chapelets de lumières, de même que l'Hôtel Empress, situé tout près de là. Le musée d'histoire naturelle, adjacent aux édifices parlementaires, mérite d'être visité. L'Hôtel Empress, dont l'architecture rappelle le vieux style des manoirs anglais, est luxueuxô il donne sur le port; ses jardins font le ravissement de tous, par leurs fleurs, leurs parterres, leurs plantes taillées en ours, en animaux, etc. Avec ses 570 chambres, ce magnifique immeuble, situé tout près des artères commerciales et des grands magasins, est le centre de la vie sociale de Victoria; le " Crystal Garden", les magasins d'importation d'argenterie, de faïence chinoise ou japonaise, le jardin des "totems", les jardins "Butcharts's", etc. sont à visiter.

C'est à l'Hôtel Empress qu'a lieu la convention; mardi c'est le jour de l'arrivée. Les garçons de service ont fort à faire pour disposer dans les chambres 500 congressistes et leurs 1,500 valises. Les journalistes locaux n'ont jamais vu tant de brouhaha, de propos joyeux, de rires qui sonnent clair... et les voyageurs, tant de fatigue!

Mercredi, 24 septembre. — Ouverture de la convention des journaux hebdomadaires du Canada. Elle durera trois jours. Elle s'ouvre par le "O Canada!" chanté, pour la première fois à Victoria, dans les deux langues officielles du pays. Il en sera ainsi dans tou-

tes les réceptions officielles. Si "Dieu sauve le Roi!" n'est pas ignoré, notre hymne national ne le sera pas non plus. M. Walter Ashfield, éditeur du Grenfell Sun, de Grenfell, Sask., préside les réunions. A midi, lunch offert par la ville de Victoria, avec le maire M. Percy George, comme conférencier; dans l'après-midi, séance d'études. Notre groupe, piloté par M. Barry, inspecteur régional du ministère des Pêcheries, visite la ville dans tous ses recoins, pousse une randonnée dans la campagne, passe par les entrepôts frigorifiques et en visite un spécialement aménagé pour le saumon. Nous y rencontrons un employé qui connaît les Laurentides, notamment Sainte-Adèle(pour y avoir passé quelque temps. Les amateurs de pêche de la région auraient jubilé d'y voir des saumons de 25 et 30 livres; placés dans les entrepôts, ces poissons sont dirigés vers l'exportation ou mis en conserves pour le marché canadien et extérieur. La pêche est une des grosses industries de la Colombie anglaise.

Le soir, une réception est donnée par le gouvernement de la province, suivie d'un grand dîner où le menu et le service ont été véritablement royaux. L'hon. John Hart, premier ministre, donne la main à tous les congressistes qui lui sont présentés par leurs noms; j'ai le plaisir de causer avec lui, et de le présenter à toute la délégation et à tous les amis du Québec. Il cause familièrement avec nous, nous introduit l'hon. Kenny, ministre des Terres et forêts, qui le lendemain nous fera l'honneur de nous recevoir à son bureau du Parlement. Au cours du banquet M. Kenny sera le conférencier; dans son allocution, il parlera de la province de Québec qu'il vient de visiter, de Valleyfield qu'il connaît très bien, ce qui fera grand plaisir à notre camarade Wallot.

Jeudi, 25 septembre. Nous aurions pu ce matin aller à la pêche au saumon avec M. Barry qui nous l'avait offert. Mais il eut fallu laisser le lit à trois heures, faire trente mille d'automobile, prendre un petit navire officiel, rejoindre les bateaux de pêche... Nous n'avions pas d'équipement; on nous l'aurait fourni... Mais à trois heures du matin, allez donc!

D'ailleurs c'est la seconde journée de la convention. Déjeuner offert par M. Vernon Knowles, directeur de l'Association canadienne des Banques, avec conférence donnée par M. Herbert Marshall, statisticien du Canada. Réunions. A midi, lunch offert par Johnson, Everson & Charlesworth, firme qui s'occupe de relations extérieures et dont le bureau-chef est à Montréal, réunions d'études, visite à l'imprimerie de la province, et le soir, grande réception et dîner offerts par la maison T. Eaton Co. Ltd, avec comme conférencier, M. R. J. Fry, chargé des relations sociales de la compagnie dans l'ouest du pays. Le banquet est présidé par M. Gilbert Eaton, représentant de la compagnie dans l'ouest canadien; M. Eaton parle le français à la perfection.

Les délégués et les dames assistent à toutes ces agapes. Notons en passant qu'une jeune fille, qui servait à notre table, Mlle Anita De Blois, était une Canadienne de langue française. Au comptoir de l'Hôtel Empress, un autre Canadien de langue française, venu du

Québec, il y a déjà longtemps, mais qui a gardé sa langue totalement. Dans le vaste magasin Spencer, Mesdames Wallot et Bertrand, en magasinant, rencontrent une jeune commis, du nom de Mlle Bertrand, originaire aussi du Québec.

Dans l'après-midi, nous avons visité l'hon. M. Kenney à son bureau; il nous attendait. Il nous a expliqué, à MM. Perrier, Vermette, Wallot et moi-même, l'importance de l'industrie forestière de sa province, et en sa compagnie nous avons visité l'assemblée législative, les édifices parlementaires. D'un commerce très agréable, le jeune ministre de 49 ans n'a rien négligé pour nous rendre la visite des édifices administratifs fortement intéressante. Au cours de la conversation dans son bureau, M. Kenney a tiré de son pupitre une copie du "Lingot du Saguenay", un hebdomadaire publié à Arvida; le ministre avait visité cette ville du Québec, en août dernier, et le journal mentionnait son passage avec notes et commentaires de circonstance. Cet article l'a profondément touché. Il ne sait pas le français, mais l'article a été traduit, et il le considère comme "un bon souvenir à conserver". Il nous déclare que la province de Québec lui a plu, et qu'il a eu l'impression, en la parcourant, que la population était heureuse de vivre, et heureuse par tempérament.

Au point de vue politique, la Colombie anglaise est dirigée par un gouvernement de coalition, comme au Manitoba, rouges et conservateurs étant liés ensemble contre une opposition composée de 11 députés (10 C.C.F. et 1 ouvrier). Il y a 48 députés à la Législature. 37 appartiennent à la coalition, dans laquelle les libéraux ont la majorité. Aux Communes, la province a 16 sièges, ainsi distribués: libéraux, 6; conservateurs, 5; C.C.F. 5. Notons que les villes de Victoria, Vancouver et New-Westminster prennent à elles seules sept comtés. La population totale de la province est de 949,000 âmes; la population des villes mentionnées plus haut prennent une tranche de 500,000.

* * *

Le soir, M. Albert Wallot, directeur de la C.W.N.A. et au nom de la presse rurale du Québec, donnait une réception à laquelle assistèrent tous les délégués du Québec, plusieurs journalistes anglais d'autres provinces et des journalistes de Victoria. On chanta "Alouette" à maintes reprises, et des chansons canadiennes, tels que "Sur la route de Berthier", dont nos amis de langue anglaise apprécièrent le charme et l'entrain.

* * *

Vendredi 26 septembre. Dernière journée de la convention. Election des officiers. M. R. A. Giles, éditeur du "Watchman" de Lachute, premier vice-président, est élu à la présidence de la C.W.N.A. M. Albert Wallot, du "Progrès de Valleyfield, est réélu comme directeur. A midi, lunch offert par la division des journaux hebdomadaires de la Colombie anglaise.

Dans l'après-midi, tous les congressistes se rendent à Esquimalt, base navale canadienne à proximité de Victoria, et montent à bord du croiseur "Ontario" pour une promenade en mer, avec exhibition de tir en cours de route. Splendide voyage sur une mer sereine. Très gros navire, avec un équipage nos-

mal de près d'un millier d'hommes. En visitant l'hôpital du navire, nous faisons la connaissance de l'infirmier du bord, M. Jean Laflamme, originaire de Montréal, qui demeure à Victoria maintenant, ayant épousé il y a quelques années la comtesse Larocque de Rochebrune. Il nous visitera plus tard à l'hôtel, et échangera avec nous des souvenirs du vieux Québec qu'il n'a pas oublié.

A six heures, réception par les quotidiens de la Colombie britannique, suivi du grand dîner officiel de clôture.

Un peu avant le souper, une heureuse surprise nous était réservée. Un téléphone de M. Ray. Wilson, de Shawinigan, me priait de descendre tout de suite à sa chambre, avec mon groupe, pour y rencontrer quelqu'un de Sainte-Thérèse. On ne me disait pas le nom. Je me perdais en conjectures. Il s'agissait de M. English Willis, président de Willis & Co. Ltée, en voyage d'affaires dans l'ouest canadien. En cours de route, il avait reçu "la Voix des Mille-Isles", à lui adressé par son bureau, et avait été ainsi tenu au courant de mon voyage à Victoria; un télégramme de son frère Albert, gérant général des usines de pianos Willis à Sainte-Thérèse, l'en avait aussi informé. Ce fut une très belle réunion, un bel échange de bons souvenirs et de gais propos, du rire et du bonheur, bref des instants qu'il fait bon vivre.

• • •

A minuit, le soir, notre groupe prenait place dans les luxueuses cabines du "Princess Joan", autre magnifique bateau du Pacifique Canadien, 5,500 tonnes, qui fait le service de nuit entre Vancouver et Victoria, et samedi matin, à neuf heures et demie, après une nuit écourtée par des conversations et des échanges d'impressions, nous descendions à Vancouver.

— Troisième Partie —

Nous descendons à Vancouver, après une nuit fort écourtée par nos échanges d'impressions. La convention a remporté un grand succès. Pour la première fois, elle groupait une très forte délégation d'éditeurs de journaux de langue française; aussi nous a-t-on porté des attentions spéciales. D'abord, l'hymne national, "O Canada!" a été de mise dans toutes les réceptions officielles. Puis, nombre de membres de la C.W.N.A. même parmi ceux qui demeurent dans les provinces les plus anglaises, parlent un peu ou couramment le français, et ils étaient largement heureux de nous le montrer.

Au cours de la convention, les problèmes de nos journaux ont retenu l'attention générale; pendant trois jours, nombre de questions, dans les comités et les réunions publiques, ont été discutées et résolues. Tout s'est passé dans une harmonie parfaite; aucun imbroglio; aucun préjugé de races ou de religions; un seul but: l'union de toutes les bonnes volontés dans les cadres d'une association véritablement canadienne.

Nous, les gars du Québec, nous avons bien ouvertement démontré que nous n'en voulons pas à la balance du pays, et je reste convaincu que plusieurs éditeurs de l'ouest qui ne nous connaissent pas assez ou qui ont été mal avisés sur le compte de notre province, ont été surpris de nous voir si prêts à col-

laborer, à donnen franchement notre coup d'épaule. Nous ne nous connaissons pas assez, c'est un fait. Un tel voyage ouvre des horizons nouveaux.

Mais nous laissons de côté toutes ces considérations dès qu'un taxi nous amène à l'Hôtel Vancouver, magnifique hôtellerie de 560 chambres, située au centre de Vancouver, et opéré conjointement par le Canadien National et le Pacifique Canadien. Très bel immeuble, très luxueux aussi, personnel très cordial. Un hasard — parce que nous parlions en français — nous fait rencontrer dans le grand hall de l'hôtel, un groupe de Français de Vancouver, dont le consul de France. Echange de bons mots et de souhaits prolongés.

* * *

Vancouver est une belle ville. Son port ressemble à tous les ports du monde, mélange de laideurs, de beautés et d'attractions. Sa section commerciale et résidentielle mérite des éloges. Ses artères commerciales très larges, sont bourdonnantes d'activités. Par sa population, qui est de 330,000 âmes (le grand Vancouver, c'est-à-dire la ville et les villes adjacentes, compte 462,000 âmes), Vancouver est la troisième ville du pays. Grands magasins, nombreux hôtels, centaines de théâtres, Vancouver a nombre d'attractions à offrir aux touristes, entre autres: le Parc Stanley dont nous parlerons plus loin, l'Université de Colombie, la Galerie des Arts, le Musée municipal, l'Aquarium, etc. La ville, entourée de montagnes aux fronts altiers, est située d'ailleurs dans un décor naturel qui lui donne un cachet particulier de distinction.

Le parc Stanley est un vaste territoire qui a gardé sa nature sauvage et boisée; des chemins coupés dans le gazon, longent des jardins aux fleurs toujours belles, et contournent des étangs sur les rives desquels la main de l'homme a jeté des merveilles. Le Parc contient un jardin botanique, un jardin zoologique et des plages sablonneuses de toute beauté. Nous l'avons visité dans tous ses recoins. Il permet une vue d'ensemble du fameux pont Lions Gate, le pont suspendu le plus long de l'empire britannique et d'admirer de très près le coup d'audace accompli par le génie humain. Dans le parc Stanley, on voit, conservés intacts, ces gros pins de la Colombie qu'illustrent les cartes postales et qui nous laissent sceptiques parce que dans leurs troncs peuvent passer, sans encombre, des automobiles entières. C'est pourtant la vérité. Ces attractions naturelles font méditer, et notre guide nous dit que dans le nord de la province, on en trouve en quantités illimitées. Ce sont des géants de la forêt; forts sur leur base, ils s'élancent comme des flèches dans l'espace et leur corps constitue un matériel recherché largement au Canada et à l'étranger.

Mais le temps fuit. Visite des magasins, dîner, randonnée à l'extérieur de la ville, visite des quartiers résidentiels, et finalement courte visite au Chinatown. Les Chinois y ont tout, même leurs banques. Quadrilatère affairé où les Fils du Céleste Empire ne s'occupent pas seulement du nettoyage des faux-cols et de leur empesage, mais prennent une part active dans tous les négoces possibles. Ils font même du commerce sur rue. Ils y vivent nombreux, heureux. C'est

un coin de la ville qui, parce qu'unique et typique, mérite une mention spéciale.

Déjà l'heure du souper; la journée a passé en coup de vent. Puis sept heures et quinze minutes; c'est le départ du train du Pacifique Canadien, en direction de Montréal où nous n'arriverons que mercredi matin, à neuf heures quinze. Quatre nuits et trois jours à bord, mais qu'importe! Les paysages sont beaux, notre groupe se suffit à lui seul, et ma foi! nous nous en allons "chez-nous" . . .

* * *

Dimanche, le 28 septembre. A six heures, nous sommes debout, pour prendre au passage un peu de ce paysage si sauvage qu'offrent les gorges des rivières Fraser et Thompson. Pour plus de 400 milles, des vallons jetés entre les montagnes, des lacs aux eaux limpides, des rivières au cours sinueux et rapide, un défilé incessant de merveilles naturelles qui ne lassent pas tant leur beauté est un repos pour la vue et l'esprit. Et la voie ferrée s'en va, telle une couleuvre effrayée, à travers cet amas de roche, de montagnes . . .

Après le dîner, nous atteignons la région des hautes montagnes au front de glace. Le train, après avoir passé Field, dans sa route vers Banff, entreprend l'ascension de monts au milieu desquels il lui faut nécessairement se frayer un passage. Nous laissons Field, situé à 4,072 pieds au-dessus de la mer, village écrasé entre des montagnes dont la pluspart ont des hauteurs qui varient de dix à douze mille pieds. Dans 13 milles de route, le train devra grimper une altitude de plus de 1,200 pieds. Les tunnels de "la grande spirale" retiennent l'attention générale. Le train entre dans un premier tunnel, long de 2,922 pieds sous le nom Ogden, accomplit une vaste courbe dans la montagne même, en sort pour passer à 45 pieds au-dessus de l'entrée du tunnel; puis faisant l'assaut des flancs de la montagne exclusivement de roc, entre dans un autre tunnel, sous le mont Cathédrale, fait 3,255 pieds à l'intérieur, et en ressort 48 pieds plus haut; alors, les deux locomotives, dans un élan gigantesque où leurs poumons d'acier sont mis totalement à contribution, font l'ascension d'une vaste montée, découvrant aux voyageurs émerveillés la plaine perdue dans le lointain, pour parvenir, triomphantes, à Great Divide, point qui sépare les deux provinces de l'Alberta et de la Colombie anglaise.

Puis viennent Lac Louise et Banff, deux centres de tourisme de renommée internationale. Nous n'arrêtons pas; mais de loin nous voyons la façade imposante de l'hôtel Banff Springs, dont la photographie, publiée si fréquemment dans les journaux et les revues, est présente à la mémoire de tous. Le paysage est sauvage mais grandiose; une route, large et pavée, relie Banff à Calgary, et pendant la belle saison, les touristes américains traversent par milliers la frontière pour visiter et séjourner dans ce coin enchanteur. Près de Banff, notre attention est attirée par plusieurs orignaux qui dans un lac prennent leurs ébats; près de la voie, à un autre moment, c'est un ours dont nous distinguons nettement l'embonpoint, et que le train n'a pas effrayé d'un brin. Pays magnifi-

que, c'est le cas de le dire; impossible à décrire, qui provoque des cris d'admiration, qu'il faut avoir vu pour en dire la grandeur . . .

Puis les montagnes filent derrière nous, et bientôt devant nos yeux, dans le soir qui vient, s'alignent de longues terres, ondulées, partiellement boisées, et sur lesquelles paissent d'immenses troupeaux. Ce sont des "ranchs". Un arrêt à Calgary nous permet quelques minutes de détente, et au cours de la soirée et pendant la nuit, nous passerons à Medecine Hat. Swift Current, Moose-Jaw; nous n'atteindrons Régina que demain matin.

Le soir un grand concert s'improvise dans le wagon-observatoire. Nous y sommes une trentaine de personnes; une dizaine du Québec, les autres sont de purs étrangers, mais il entrent dans le mouvement, acquiesçant à la requête de notre bon ami Ray. Wilson, de Shawinigan Falls, qui, en parfait bilingue, agit comme maître de cérémonies, assisté de Lucien Guertin, de la même ville. Des chansons canadiennes, des chansons anglaises, des tours de magie, des récitations, des discours , chacun fait sa part. "Alouette" est chantée, chantée encore, rechantée; nos compagnons inconnus de voyage chantent avec nous, à pleins poumons, ce refrain si populaire, connu dans toute l'Amérique, et dont l'air entraînant est communicatif de joie . . . Tous se connaissent maintenant . . . Rires et propos joyeux . . . Et le train, dans la nuit, continue sa marche, déchirant par moments l'air de sa sirène plaintive, courant vers le Québec...

• • •

Lundi, 29 septembre. A huit heures et demie, le train entre à Régina, capitale de la Saskatchewan. Nous y faisons un arrêt de trente minutes, ce qui nous permet de descendre et de respirer l'air frais du matin. La ville nous semble coquette, propre, agréable. Capitale de la Saskatchewan, Régina a une population de 65,000 âmes, et elle occupe une position stratégique au centre d'un vaste territoire agricole où les champs, sans clôture de division, s'étendent à perte de vue. J'eus aimé y passer une journée, et rendre visite au premier ministre, l'hon. T. C. Douglas, mon collègue à la Chambre des Communes de 1940 à 1944. Histoire voir aussi de quelle façon il mène la barque céeffiste, car M. Douglas est le chef provincial de la C.C.F.. Il a été élu avec une forte majorité en 1944, quelques semaines après avoir laissé son siège à la Chambre des Communes. Au point de vue provincial, la C.C.F. détient 47 des 55 sièges provinciaux; l'opposition, composée de huit députés, se répartit comme suit: 5 libéraux, 3 députés vétérans, aucun conservateur.

A Ottawa, la députation de la Saskatchewan, qui est de 21 sièges se répartit en 18 députés C.C.F., 1 conservateur et 2 libéraux. Ces derniers sont l'hon. M. Gardiner, ministre de l'agriculture, et M. W. A. Tucker, député de Rosthern, et en même temps chef du parti libéral provincial.

Mais le train repart . . . Ce sera maintenant une course rapide à travers les prairies, le train n'ar-

rêtant que pour faire sa provision d'eau, ou à des villes importantes, sises à cent milles et plus l'une de l'autre, telles que Broadview, Brandon, Portage-la-Prairie. Nous entrons à Winnipeg à six heures du soir; de Régina à Winnipeg, 9 heures de trajet, près de 400 milles parcourus, et nous sommes à 1,400 milles de Montréal.

* * *

Mardi, 30 septembre. Le réveil nous offre Fort William et Port Arthur. La température est froide, ce matin, pour la première fois du voyage. Il y a même un très épais frimas sur le sol, bien voisin de la neige. Nous nous demandons quel temps il fait dans le Québec. Déjeûner rapide, installation confortable dans le wagon-salon, le dernier wagon du train, pour mieux voir défiler le paysage. Quatre heures durant, la voie du Pacifique Canadien, qui suit et longe les rives escarpées du lac Supérieur nous ouvre des paysages d'une beauté sans rivale. Ponts audacieux, tunnels, escarpements, précipices, montagnes, rochers, eau, lacs, rivières; petits villages jetés dans un territoire sauvage, sans autre route que l'eau ou les lacs; moulins à papier, opérations forestières; campements de sauvages, etc. Pour des milles et des milles, nous roulons dans une nature austère, tempérée par une myriade de lacs aux formes les plus diverses. Nous avons les yeux pleins d'éblouissements. Nous pensons aux poissons que ces lacs contiennent. Est-ce de la truite? Nous constatons que pour la truite c'est le dernier jour de la saison. Souvenirs et regrets. Nous passons Chapleau à l'heure du souper, et la nuit vient vite, maintenant que nous sommes revenus à l'heure normale. En cours de route, depuis Vancouver, nous avons avancé nos montres de trois heures, pour nous conformer à l'heure de l'est qui entre en vigueur à Fort William. Nous passerons pendant la nuit Cartier, Sudbury, North Bay, et entrerons à Ottawa, vers neuf heures, avec deux heures de retard.

D'Ottawa à Montréal, un simple trajet de deux heures, qui nous semble court après avoir voyagé des milliers de milles. Et enfin, à onze heures et quart, après un trajet ininterrompu de 3,000 milles, nous descendons à la gare Windsor, revenant de l'Ouest par un tout autre chemin.

* * *

Beau voyage oui. Un groupe de six, s'entendant bien. Pas un symtôme de maladie, pas même une indisposition. Du beau temps, quatorze jours consécutifs. Fatigués, oui, physiquement; mais moralement reposés. Aptes à reprendre le travail avec plaisir. Heureux du retour, mais combien satisfaits d'avoir vu tant de pays, et éprouvant pour le Canada un amour fortement augmenté. Combien visitent l'Europe, les Etats-Unis et qui ne connaissent pas leur pays? Le Canada n'a rien à envier à aucune nation; son territoire est immense, et ses richesses aussi. Il a de tout. Ses services ferroviaires n'ont pas d'égaux. Ils donnent un confort et un service qui tiennent à la perfection. Il faut voyager pour s'en rendre compte. J'aimais profondément mon pays. Je sais mieux maintenant pourquoi je l'aime. Mes amis aussi.

Lionel BERTRAND, M.P.

Gracieuseté du "Canada-Français"

1947